

CLIO EN CRISE? TROIS DÉFIS À L'INTERROGATION HISTORIENNE ACTUELLE*

*Clio in Crisis? Three Challenges
to History's Present-Day Juncture*

Jocelyn LÉTOURNEAU**
Université Laval (Québec, Canada)

RESUMEN: En este artículo, el autor rechaza la idea según la cual la historia, como método de investigación de la condición humana a lo largo del tiempo, conoce una crisis. Habla, esencialmente, de los desafíos que caracterizan la pregunta actual de la historia. Escribir una historia “justa” del pasado, elaborar una metáfora de aprehensión del mundo que permita entenderlo como una gran estructura disonante, y reformular la cuestión de la relación del yo con el nosotros –de modo que ni la autonomía del sujeto, ni su deseo de completitud social, ni la fuerza de los sistemas sobre él sean discutidos– se encuentran seguramente entre los mayores desafíos que se les plantean a los historiadores.

PALABRAS CLAVE: Crisis de la Historia. Desafíos a la disciplina histórica. Historia «justa». Metáfora de la disonancia. Relación paradójica del «yo» con el «nosotros».

ABSTRACT: In this article, the author refutes the idea that history, as an investigation of the human condition over time, is in crisis. He addresses instead the challenges facing historians. To write a “just” account of the past; to craft a metaphor that grasps the world in its dissonance; and to rethink the relation between the self and the “we” in a way that neither the autonomy of the subject nor its will to participate in the society is disputed, are among the most important problems historians currently have to deal with.

* Fecha de recepción del artículo: 2008-01-03. Comunicación de evaluación al autor: 2008-02-04. Versión definitiva: 2008-02-25. Fecha de publicación: 2008-09-01.

** Professeur d'Histoire et Titulaire de la Chaire de recherche du Canada en Histoire du Québec contemporain. Département d'Histoire, CÉLAT, Université Laval, QUÉBEC, Qué. (Canada) G1K 7P4. C.e.: Jocelyn.letourneau @celat.ulaval.ca.

KEYWORDS: Crisis of History. Challenges faced by historians. «Just» account of the past. Metaphor of dissonance. Paradox of the self and the «we».

RÉSUMÉ: Dans cet article, l’auteur réfute l’idée selon laquelle l’histoire, comme démarche d’investigation de la condition humaine dans le temps, connaît une crise. Il parle plutôt des défis qui marquent l’interrogation historique actuelle. Écrire une histoire “juste” du passé, élaborer une métaphore de (com)préhension du monde qui permette de le saisir comme une grande structure dissonante, et reformuler la question de la relation du je au nous de manière que ni l’autonomie du sujet ni son désir de complétude sociale ni la prégnance des systèmes sur lui ne soient disputés, comptent assurément parmi les défis majeurs qui se posent aux historiens.

MOTS CLÉS: Crises de l’histoire. Défis à la discipline historique. «Juste» histoire. Métaphore de la dissonance. Relation paradoxale du soi au nous.

SUMARIO: 0. Introduction. 1. De la juste histoire. 2. Penser en même temps l’unité et la diversité du monde. 3. Saisir le soi dans sa relation au nous. 4. En guise de conclusion

0. INTRODUCTION

Au mitan de ma vie, il est certains mots, que l’on dit graves et importants, qui ne m’excitent plus comme à l’époque de ma jeunesse. Celui de crise en est un. Depuis que j’ai vingt ans, combien de fois ai-je entendu cette formule, prononcée par des prophètes improvisés ou patentés avec l’air tendu, tragique ou solennel, voulant que les temps soient à la difficulté, à la dépression, à la misère, à la rupture, à la crise? Ces devins ont rarement vu juste. Au contraire, ils ont été presque continuellement nargués par l’évolution des choses. Deux exemples personnels suffiront à illustrer mon point de vue.

Alors que je vivais à Paris, au début des années 1980, moment où l’économie française en arrachait, nombreux étaient les penseurs, en tout cas ceux que j’écoutais ou fréquentais, qui parlaient ouvertement et sérieusement d’une crise majeure du système capitaliste, aux prises à l’époque avec une lancinante stagflation et incapable apparemment de sortir de ses contradictions internes, cette fois fondamentales, peut-être fatales... Est-il besoin de rappeler que le “capitalisme”, au cours des années 1980, n’a jamais été vraiment ébranlé comme système, qu’il a tout simplement, durant cette décennie, connu une autre de ses périodes de contraction ou de crispation, et que, dès les années 1990, au moment

même où le bloc soviétique s'effondrait, il s'était raplombé au point d'emporter dans ses voiles un nombre de marins encore plus élevé qu'auparavant?

Quinze ans plus tard, alors que j'étais *fellow* de l'Institute for Advanced Study, à Princeton, au New Jersey, l'idée de crise, cette fois de l'histoire comme science sociale, était diagnostiquée par plusieurs intervenants qui s'emportaient contre certaines tendances fortes, accusées d'être "à la mode", marquant la pratique historique. D'Europe ou d'Amérique, ils étaient nombreux à suggérer, sinon à décréter, que le "tournant linguistique" emprunté ou négocié par de nombreux historiens, les jeunes en tête, savait les bases de la discipline et hypothéquait la fonction sociale de l'histoire. Selon leur dire, il était inacceptable que l'histoire ne soit définie –ou ne consiste– qu'en une somme de jeux de langage sur le passé. Pour eux, l'histoire était non seulement une entreprise d'investigation scientifique de l'ayant-été, elle se voulait aussi un moyen pour l'homme de réfléchir rigoureusement sur sa condition passée en vue d'intervenir consciencieusement sur sa situation présente¹.

Vers la fin des années 1990, l'idée que l'histoire soit en crise ne découlait toutefois pas seulement de la place prétendument excessive accaparée par la "linguisticomanie" dans l'évolution de la discipline. Pour d'autres intervenants, cette crise était associée au fait que les historiens refusaient dorénavant d'aborder les grands sujets de l'Histoire pour s'en tenir aux affaires périphériques du passé et à ses acteurs insignifiants. De la même façon, ce n'étaient plus les travaux de synthèse qui intéressaient apparemment les historiens, mais les études partielles menées à partir de perspectives particulières sur des sujets étroits et finalement assez marginaux². Il résultait de cette "banalisation" réputée de l'interrogation historique un problème apparemment majeur pour l'histoire et les historiens: puisque le passé se présentait désormais sous la forme d'un tableau déstructuré et inorganisé, il perdait de son sens auprès des contemporains et devenait sans conséquence pour eux, au chapitre notamment de la production d'une conscience

¹ Pour prendre la mesure des débats et se pénétrer de l'humeur du moment, voir STONE, L., «History and Post-Modernism», *Past and Present*, mai 1991, 131, pp. 217-218; NOIRIEL, G., *Sur la «crise» de l'histoire*, Paris, Bélin, 1996. Voir également EVANS, R. J., *In Defence of History*, Londres, Granta Books, 1997; APPLEBY, J., HUNT, L., et JACOB, M., *Telling the Truth about History*, New York, Norton, 1995.

² C'est à partir d'une telle perspective que J. GRANATSTEIN, historien prolifique et fort médiatisé au Canada anglais, a féroce­ment critiqué l'évolution de l'historiographie dans sa patrie au cours des trente dernières années. À ses yeux, l'engouement des historiens pour l'histoire sociale et pour l'histoire des "identités limitées" a eu comme ressac d'évincer les historiens des débats publics en plus de mutiler la conscience nationale canadienne. Voir son ouvrage *Who Killed Canadian History?*, Toronto, Harper Collins, 1998.

historique porteuse d'avenir. Or, cela était fâcheux. Selon plusieurs commentateurs, dont certains bonzes, la crise de l'histoire tenait finalement au fait que la discipline, au même titre que ses praticiens, était embourbée dans les mots et se trouvait écrasée par les choses.

Ces opinions, qui pronostiquaient la crise d'une discipline sortant de sa tradition et se détournant de ses horizons, ont fini par passer, du moins largement. Si certains considèrent que l'histoire est toujours marquée par d'importants problèmes, on parle aujourd'hui, bien davantage, des défis de la discipline que de sa crise. L'emploi du mot défi n'est pas ici un euphémisme. Il suggère que l'histoire, comme toutes les autres sciences sociales, est marquée, dans ses objets, ses méthodes et ses orientations théoriques, par des évolutions et des transformations constantes qui, pour certains, apparaissent comme des innovations alors que, pour d'autres, elles sont interprétées comme des reculs. Une telle divergence de points de vue à propos de la science du passé ne surprendra personne. Faut-il redire à quel point l'histoire, comme discipline académique, est un lieu marqué par d'intenses rapports de pouvoir et de concurrence entre ses praticiens pour l'obtention d'une position d'hégémonie dans la définition de ses orientations principales?³ En vérité, on devrait se souvenir que l'histoire est et doit rester marquée par le pluralisme épistémologique⁴. S'il y a assurément de mauvais travaux d'histoire, il n'y a pas de questions d'histoire qui sont inutiles non plus que de vaines enquêtes historiennes ou de secondaires terrains d'investigation historique.

Cela dit, le terme de défi induit également l'idée que l'histoire, comme les autres sciences sociales, trébuche devant certaines questions qui, complexes en soi, n'ont pas donné lieu jusqu'ici à des réponses satisfaisantes. Est-ce à dire que la discipline est en crise, qu'elle s'est égarée dans son cheminement et qu'il faut donc revenir à l'"essence" de ce qu'elle était –mais alors, de quelle "essence" parle-t-on? Je ne le crois pas. L'histoire comme discipline n'est pas en crise ni même en proie à des difficultés majeures. Depuis cinquante ans, elle a connu un essor sans précédent au chapitre de la qualité et de la quantité de sa production. Il reste que

³ À défaut d'être convaincu par une telle affirmation, on relira P. BOURDIEU, *Homo Academicus*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

⁴ Pour une opinion similaire, voir JEWSEWICKI, B., «Pour un pluralisme épistémologique en sciences sociales: à partir de quelques expériences de recherche sur l'Afrique centrale», *Annales. Histoire, sciences sociales*, 2001, vol. 56, n° 3, pp. 635-642; «Pour une sensibilité, mais contre le monopole disciplinaire en sciences sociales: le particulier comme point de vue sur l'universel», *Ethnologies*, 2001, vol. 23, n° 2, pp. 91-110.

les historiens butent toujours sur certaines questions pour lesquelles il ne sera pas simple de trouver des réponses valables.

1. DE LA JUSTE HISTOIRE

L'une de ces questions touche à ce que nous pourrions appeler la "juste histoire" –avec en tête l'interrogation apparentée, ouverte par Paul Ricœur dans l'un de ses derniers ouvrages, sur la "juste mémoire"⁵. On sait que par cette expression, qui pose directement le problème de la mémoire (mais aussi de l'histoire, à notre avis) dans son rapport au bonheur des contemporains et des héritiers, le regretté philosophe ramenait dans l'espace réflexif des sociétés, si ce n'est au cœur des préoccupations historiennes, ce que le "scientifisme" radical et le relativisme tous azimuts avaient largement banni du champ de la délibération académique depuis des années⁶.

Aux yeux de certains historiens, faire œuvre scientifique était en effet devenu incompatible avec toute idée de point de vue subjectif ou d'intention. Pratiquer l'histoire sur le mode de la science exigeait rien de moins que d'établir une distance maximale avec tout questionnement qui n'était pas complètement détaché du social ou du politique. Pour ces vestales de la "connaissance chaste", se commettre à la science, c'était manifester une indifférence complète envers quelque contexte qui puisse influencer ou contaminer l'acte d'interrogation et de production scientifique. Mieux, c'était se placer dans la position d'oublier

⁵ RICŒUR, P., *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.

⁶ On ne saurait en aucun cas considérer le propos que nous tenons dans cette section du texte comme étant un commentaire de la pensée ou des positions de Ricœur. La chose est d'autant plus vraie que le philosophe n'a jamais utilisé l'expression de "juste histoire". Cela dit, il est certainement possible –nous en faisons tout au moins notre affaire– d'approcher l'histoire comme récit du passé dans la perspective où Ricœur aborde la question de la mémoire comme rapport au passé. À nos yeux, tant l'historien que le mémorialiste, bien que l'un soit soumis à la contrainte de vérité et l'autre à la volonté de fidélité, font face à un défi similaire: comment (re)présenter le passé de manière à ouvrir une voie d'avenir aux contemporains? On pourrait penser que, dans l'ultime passage de son ouvrage cité, Ricœur offre à son lecteur, comme un don précisément, certaines des variables cardinales –l'histoire, la mémoire, l'oubli– avec lesquelles composer l'équation salutaire au devenir du genre humain, variables qu'il met en relation de manière dialectique, sous la forme d'une grande ambiguïté n'appelant bien sûr aucune réponse tranchée ou facile: "Sous l'histoire, la mémoire et l'oubli./Sous la mémoire et l'oubli, la vie./Mais écrire la vie est une autre histoire./Inachèvement."

l'homme, de rendre sa présence et ses appels idéalement absents de toute enquête sur la condition humaine!⁷

À l'opposé, le relativisme radical établissait qu'il n'y avait pas de position vraie et donc objective, que tout était affaire de contexte, que les perspectives s'équivalaient et que, au fond, il n'était de conciliation possible que dans la reconnaissance d'une multiplicité d'interprétations différentes à propos d'un sujet ou d'un objet, chaque interprétation valant l'autre. Selon cette vision des choses, la discussion intellectuelle devenait évidemment vaine –sorte de joute épistolaire jouissante mais futile– dans la mesure où chacun pouvait avancer son diagnostic, son verdict, son explication et son histoire spécifique, sans que l'on puisse parvenir à quelque synthèse ou position convergente⁸.

Or, par son questionnement sur la mémoire, l'histoire et l'oubli, et par ses considérations sur le rapport de ces notions éminemment difficiles aux défis du don et du pardon, horizons incontournables du genre humain dans la production de son devenir, Ricœur déboutait en quelque sorte les extrémismes épistémologiques du scientisme tranché et du relativisme radical. L'importance de ses travaux vient du fait qu'il a réintroduit, au cœur de la démarche d'interrogation de notre temps, y compris celle qui est propre à la science, la trace de l'homme et le souci de la pertinence, soit la recherche d'un savoir qui permette aux sociétés d'avancer sans éroder le rapport de vérité qu'elles doivent entretenir à l'égard d'elles-mêmes (principe de rigueur), mais sans rejeter non plus le fait que la science doive répondre aux appels de l'homme pour passer à l'avenir (principe de responsabilité). C'est cette quête simultanée de vérité et de sagacité, de l'homme envers lui-même maintenant et envers ses prédécesseurs qui ne sont plus, que contient à mon avis l'expression de "juste histoire".

Il faut bien mesurer la charge imposée à l'historien par ce concept⁹. Faire une "juste histoire", cela veut dire en effet, au départ, admettre que le passé est un terrain à ce point complexe qu'il peut donner lieu à plusieurs récits acceptables de sa "matière" ou de son "contenu". En d'autres termes, il n'y a pas une seule histoire possible de ce qui fut –ce qui ne veut pas dire que toutes les histoires

⁷ F. DUMONT a superbement critiqué pareille façon de faire de la science. Voir son ouvrage intitulé *L'anthropologie en l'absence de l'homme*, Paris, Presses universitaires de France, 1981.

⁸ Pour une critique intelligente de pareille position, voir BAZIN, J., «À chacun son Bambara», dans *Au cœur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et État en Afrique*, sous la dir. de AMSELLE, J.-L., et M' BOKOLO, É., Paris, La Découverte, 1985.

⁹ Pour en saisir en partie la mesure, voir *Du vrai au juste: la mémoire, l'histoire, l'oubli*, sous la dir. de BAUSSANT, M., Québec, Presses de l'Université Laval/Éditions de l'IQRC, 2006.

soient bonnes ou se valent. Comme l'exprimait Umberto Eco dans l'une de ses formules fameuses: "Dire [que le texte du passé] est potentiellement sans fin ne signifie pas que tout acte d'interprétation puisse avoir une fin heureuse"¹⁰. Se pose dès lors une question cruciale, incontournable pour l'historien-narrateur: si plusieurs histoires acceptables sont possibles du passé (ou de toute réalité observable), quelle histoire construire aux fins de l'offrir en héritage à ceux qui restent? La réponse courte et simple à cette question est la suivante: il faut donner du passé l'image subtile que nous impose son étude minutieuse; ainsi, le passé détermine le mode de sa mise en narration.

Or, cette réponse est insuffisante. Certes, le fait de rendre compte des nuances du passé est une dimension fondamentale à l'idée de "juste histoire". Mais l'on peut aussi se perdre dans les arcanes de la nuance au point d'obscurcir tout horizon de sens. De même, s'il ne fait aucun doute que la factualité du passé a droit de veto sur l'histoire que l'on fait de l'ayant-été, ce droit en est un de dernière instance (refus de fausseté) plutôt que de première instance (possibilité d'interprétation). La juste histoire demande en fait de trouver un lieu intermédiaire entre, d'une part, la révélation de ce qui fut dans son irréductibilité constitutive et, d'autre part, la nécessité de parvenir à un niveau de préhension du réel qui permette également sa compréhension. La juste histoire demande également de trouver une position interprétative mitoyenne entre la reconnaissance de ce qui est dû aux anciens pour demeurer présents (mémoire des morts) et le souci de ce dont ont besoin les héritiers pour avancer vers l'avenir (conditions de la vie). C'est précisément la question de cette tension difficile entre sens et nuance de même qu'entre rigueur et responsabilité, et celle du rôle de la narration dans la médiation toujours imparfaite de cette tension en vue de libérer une action porteuse *pour* demain, que Ricœur a osé poser à nouveau. Et cette question a été entendue par plus d'un historien –à défaut d'être résolue par eux pour le moment.

Il n'est pas rare aujourd'hui, pour les adeptes de Clio, d'établir ou de rechercher un lien entre récit d'histoire et construction du vivre ensemble¹¹. Entendons-nous bien ici: non pas un lien qui instrumentalise le passé aux fins

¹⁰ ECO, U., *Les limites de l'interprétation. Essai*, Paris, Grasset, 1992 [1990], 4^e de couverture.

¹¹ Évidemment, les historiens n'avouent pas facilement que leur entreprise de mise en récit du passé, surtout lorsqu'ils se livrent à des exercices de synthèse, intègrent des éléments touchant aux conditions du vivre ensemble au présent. Au Québec, cette intention est toutefois inhérente aux travaux récents d'un G. BOUCHARD, le plus connu des historiens québécois (voir notamment son ouvrage *La Nation au futur et au passé*, Montréal, VLB, 1999).

d'une cause actuelle¹²; ni un lien qui vise à racheter l'action des prédécesseurs dans une rectitude politique de bon aloi conjuguée au présent; non plus qu'un lien qui cache ou qui mente sur ce qui fut aux fins de dégager les contemporains de certaines lourdeurs ancestrales dont le rot ne veut pas passer. Le lien recherché par les historiens entre récit d'histoire et société en est un qui, fondé sur le souci de vérité, veut précisément trouver dans l'étalement de ce qui fut les voies et les possibilités permettant aux contemporains d'agir au présent.

Voici une réalité paradoxale: c'est dans la description détaillée de l'ayant-été que l'historien trouverait les ressources pour construire une narration permettant aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui de passer à l'avenir. En fait, le paradoxe n'est qu'apparent. S'enfoncer dans le passé, c'est en effet découvrir à quel point l'action humaine –et par conséquent l'histoire du monde des humains– est pleine d'ambiguïtés, de contresens, d'équivoques, d'ambivalences, de confusions, de labilités, de flexions et de permutations. Or, ces lieux flous et incertains de l'action humaine, ceux où une chose et son contraire cohabitent de façon parfois surprenante, peuvent, s'ils sont investigués à des fins de construction historique, être les nœuds d'un récit différent du passé. Un récit qui montre à l'homme que son destin n'est attaché à aucune téléologie; un récit qui lui rappelle à quel point il n'est déterminé par aucune force extérieure; un récit qui lui dit combien il est libre de créer son histoire et donc de la changer aussi; un récit qui fait du gris, et non pas du noir ou du blanc, le lieu où se déroule le plus clair de l'action humaine; un récit qui rappelle aux contemporains que le passé a toujours été un (mi)lieu de passage et de communication plutôt que d'impasse et de fermeture; un récit, en définitive, qui pose l'espérance au cœur de la vie, y compris lorsqu'elle se perd dans l'absurdité¹³.

Confectionner des récits de passage, qui ne taisent ni ne trichent sur le passé mais ouvrent à l'avenir en transitant par le présent, ce qui est le propre de la juste

¹² Ce que, pourtant, l'on exige souvent des historiens lorsqu'on leur demande de témoigner dans le cadre de procès d'histoire. À ce propos, voir *Retribution and Reparation in the Transition to Democracy*, sous la dir. de ELSTER, J., Cambridge, Cambridge University Press, 2006. Voir aussi *Barbie, Touvier, Papon: des procès pour la mémoire*, sous la dir. de JEAN, J.-P., et SALAS, D., Paris, Autrement, 2002.

¹³ LÉTOURNEAU, J., *A History for the Future: Rewriting Memory and Identity in Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2004 [trad. anglaise de *Passer à l'avenir: histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000]; ID, «Les possibilités de la narration historique», dans *Mémoire de guerre et construction de la paix. Mentalités et choix politiques, Belgique, Europe, Canada*, sous la dir. de JAUMAIN, S., et RENACLE, É., Bruxelles, Peter Lang, 2006, pp. 29-37.

histoire et commande sans doute un autre discours de la méthode¹⁴, tel est l'un des défis qui marquent à l'heure actuelle la pratique historique.

2. PENSER EN MÊME TEMPS L'UNITÉ ET LA DIVERSITÉ DU MONDE

Il est un deuxième défi de taille que doivent affronter les historiens –mais pas seulement eux: celui de saisir, dans une même matrice ou métaphore de (com)préhension, l'unité et la diversité du monde, des sociétés, des collectivités, bref la spécificité de ce que l'on rassemble sous de grandes catégories normatives, mais qui ne s'y réduit pas, tout en s'y rapportant.

L'un des problèmes persistants en sciences sociales consiste en effet à se donner le moyen de rendre compte simultanément de l'ensemble et du particulier, du convergent et du divergent, du global et du local. Habituellement, on opéra pour une position interprétative qui privilégie un angle d'approche sur l'autre: ainsi, on fera confluer le particulier dans l'ensemble en gommant les effets déstructurants du spécifique sur le général, ce qui établira l'importance, sinon la détermination, du tout sur les parties; ou on mettra l'emphase sur le distinct, au point que l'idée même de totalité disparaîtra dans les aspérités et les disparités qui le constituent, réduisant ainsi l'ensemble à n'être pratiquement rien; ou, troisième attitude, on adoptera une position pluraliste qui insistera sur l'équivalence et la complémentarité des points de vue macro et micro, façon d'admettre qu'il ne peut y avoir de posture ou d'échelle unique pour capter, dans la même formule interprétative, ce qui est un et ce qui est pluriel en même temps¹⁵. Dans tous les cas, il y aura faillite de la pensée devant l'objet de sa quête, soit de saisir comme un tout ce qui est à la fois rattaché et autonome, en concordance et en décalage, en harmonie et en opposition.

S'il est clair que le paradigme binaire a de moins en moins la cote chez les nouveaux historiens, la vision avec laquelle on cherche à saisir et se représenter le monde –celle de la complexité– demeure pour l'instant assez générale, au sens qu'elle est désincarnée et peu instrumentale. On dit en effet que tout est complexe, du plus signifiant au plus trivial. Fort bien. Mais quelle forme a, prend ou acquiert effectivement cette complexité? Est-il possible de proposer non pas un modèle,

¹⁴ ANKERSMIT, F. R., *Historical Representation*, Stanford, Stanford University Press, 2001.

¹⁵ *Jeux d'échelles: la micro-analyse à l'expérience*, sous la dir. de REVEL, J., Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996. Voir également GINZBURG, C., *À distance: neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001.

mais peut-être une représentation de la façon dont se configure et “fonctionne” cette complexité, laquelle permet par exemple –ce qui est assez confondant pour l’esprit cartésien!– au mouvement et à la statique de s’assembler, au singulier et à l’ensemble de s’arrimer, au blanc et au noir de s’interpénétrer, sans que ces curieux agrégats n’éclatent, sans que le Tout n’englobe ses parties, et sans que les parties ne réduisent la structure d’ensemble au rang de référent superfétatoire?

L’idée de complexité marque assurément une avancée dans notre (com)préhension du monde. Elle contredit d’abord toute perspective téléologique. Elle réintroduit également la variable de l’imprédictibilité, si ce n’est celle du hasard ou celle du concours impromptu de circonstances, au cœur de l’équation de la vie¹⁶. Elle insiste enfin sur le fait que ce n’est pas l’équilibre, la stabilité ou la symétrie, mais le déséquilibre, la tension, le contraste, le paradoxe, voire l’ambiguïté, qui sont les “opérateurs” principaux de l’aménagement et de la fonctionnalité des sociétés. Approcher une réalité observable à partir de l’idée de complexité, c’est admettre que cette réalité est irréductible au simple, qu’elle est pleine de hiatus, de cacophonies, d’interstices, de trous, et que pour cerner cette réalité observable comme elle est et dans ce qu’elle est, il faut la saisir dans ses disharmonies, ses disparités et son charivari, bref dans son inconsistance, sa fragilité et sa légèreté. De nouveau, fort bien. Mais, encore et toujours la même question, quelle forme proposer ou bâtir de cette structure dissonante? Comment se représenter sa configuration d’ensemble?

Pour le moment, les auteurs se réclamant du paradigme de la complexité ne sont pas parvenus à établir le modèle architectonique de la dissonance ni à imaginer la structure abstraite, sorte de patron général, qui permettrait de dépeindre avec assez d’adéquation ce qui est en même temps réuni et séparé, proche et distant, convergent et divergent. C’est ici que se trouve un autre grand défi pour les historiens: comment penser le monde –les sociétés, le passé– dans leur état d’instabilité et de fluidité continues, sans pour autant les présenter comme étant des ensembles incohérents et désarticulés?¹⁷

¹⁶ FERGUSON, N., «Virtual History: Toward a ‘chaotic’ theory of the Past», introduction de *Virtual History: Alternatives and Counterfactuals*, sous la dir. de FERGUSON, N., Londres, Pan Books, 1998 [1997], pp. 1-90.

¹⁷ Pour un constat semblable, voir FABIANI, J.-L., «La généralisation dans les sciences historiques: obstacle épistémologique ou ambition légitime?», *Annales HSS*, 2007-1 (janvier-février), pp. 9-28.

Je n'ai évidemment pas de solution à cette véritable énigme des sciences sociales¹⁸. Il m'est toutefois arrivé d'avoir une intuition qui pourrait se révéler intéressante pour saisir le monde des hommes dans ses disharmonies constitutives et reconduites –ce qu'il est en réalité– plutôt que dans ses équilibres réputés ou acquis –ce que bien des penseurs préféreraient qu'il soit. Cette intuition m'est venue de la contemplation d'une monumentale sculpture mobile d'Alexander Calder suspendue au plafond de la National Gallery of Art, à Washington D.C., aux États-Unis¹⁹.

C'était en avril 1998. Je me souviens qu'en admirant la sculpture, j'ai eu le sentiment de voir se dessiner, devant mes yeux, une représentation suggestive de la façon dont s'organisait le monde des hommes; ou, tout au moins, ai-je eu l'impression d'observer l'image primaire de ce que pourrait être cette structure générale d'organisation. Un mobile de Calder présente en effet une armature assez particulière: faite d'éléments séparés qui sont en relation plutôt qu'en dispersion, l'architecture "caldérienne", qui renvoie à l'idée d'arrangement hétéroclite bien davantage qu'à celle de charpente ordonnée, évolue comme un ensemble, mais sans que les composantes qui la font ou la forment ne perdent de leur autonomie, de leur singularité ou de leur importance. Si les parties d'une composition caldérienne évoluent en concordance ou en discordance, c'est selon le moment précis où on observe le mobile, l'harmonie du "tout", irrégulière plutôt que symétrique, se loge non pas dans l'atteinte d'un équilibre quelconque entre les éléments irréductibles qui le constituent, car cet équilibre ne survient presque jamais ou si passagèrement, mais dans leur valse continue, cette danse étant d'ailleurs marquée par des cadences inusitées plutôt que par des bercements ponctuels. En fait, pour suivre le rythme général d'une structure mobile de Calder, il faut comprendre et accepter que la dissonance est l'accord principal de ce qui se joue devant nous. Autrement dit, c'est la tension entre les différentes parties de l'œuvre –lesquelles sont toujours en situation de complémentarité et d'indépendance, de convergence et de divergence, de dialogue et de soliloque les unes *avec et contre* les autres– qui scande et définit finalement le mouvement de l'harmonie. Pour saisir l'essence d'une structure mobile d'Alexander Calder, il faut cerner, dans leur dynamisme d'ensemble *et* dans leurs variations respectives,

¹⁸ Pour un exercice intellectuel similaire au mien, mais encore plus ambitieux et audacieux, voir VOLK, T., *Metapatterns. Across Space, Time, and Mind*, New York, Columbia University Press, 1995.

¹⁹ «Alexander Calder, 1898-1976», rétrospective présentée à la National Gallery of Art, Washington, D.C., du 29 mars au 12 juillet 1998 (<http://www.nga.gov/exhibitions/caldwel.shtml>).

le tout et les parties de la sculpture, plutôt que d'isoler les pièces ou réprimer la motion de l'œuvre pour la mieux camper.

Dans une structure mobile de Calder, il y a toutefois bien davantage à comprendre de l'organisation du monde des hommes. Observer un tel ouvrage exige en effet que l'on se concentre sur l'animation, les oscillations et les trajectoires de l'œuvre et de ses éléments, soit le mouvement du mobile, plutôt que de se laisser séduire ou distraire par ce qui capte immédiatement l'attention, à savoir les formes constituant la matière tangible de la sculpture. Dans un mobile de Calder, la dynamique de l'œuvre est tout autant déterminante, dans la configuration et la signification globales de l'ouvrage, que les pièces fixes qui forment sa structure palpable. C'est le paradoxe non aporétique des mobiles de Calder de ne pas se laisser piéger dans l'espace circonscrit par le tracé des formes composant la morphologie de la sculpture. Entreprendre de décrire un mobile de Calder sans tenir compte de sa mouvance imprécise et jusqu'à un certain point imprévisible, donc vouloir être trop tranché ou monovalent dans la représentation que l'on donne de l'ouvrage, c'est non seulement trahir le génie de l'artiste, c'est aussi perdre l'horizon de l'œuvre, qui n'est jamais statique ou stationnaire, mais toujours en dérive, en égarement, en déplacement, en friction et en discordance par rapport à elle-même, ces situations n'étant pas anormales, mais bien plutôt inhérentes à la dynamique de la sculpture. En fait, une œuvre de Calder, c'est l'ensemble de ce qui se voit et se palpe, de ce qui se forme vaguement, de ce qui est en transition entre deux plans provisoirement arrêtés, de ce qui se fait et se défait pour se refaire autrement, de ce qui est achevé dans l'inachèvement et de ce qui existe dans l'inconsistance. On ne peut concevoir ou se représenter un mobile de Calder autrement qu'en termes processuels.

Et telle est en vérité la forme du passé²⁰: une forme in-finie, en devenir, hésitante entre les multiples possibilités qui s'offrent à elles; une forme en transition, en tension avec elle-même, en indisposition par rapport à sa forme antérieure (mémoire) et sa forme anticipée (horizon); une forme pleine et ouverte en même temps. Et c'est cette réalité que l'interprétant, par sa narration, devrait s'appliquer à exprimer ou révéler, manière de mimer le monde des hommes comme il est –un vaste tohu-bohu continuellement à la recherche de principes d'organisation qui ne sont toujours atteints que de manière imparfaite, quand ils le

²⁰ Pour une interrogation similaire sur la forme du passé, mais dont les perspectives et les conclusions sont fort différentes des nôtres, voir GRAHAM, G., *The Shape of the Past: A Philosophical Approach to History*, New York, Oxford University Press, 1997.

sont– plutôt que de le conformer aux utopies par lesquelles l'interprétant se représente ce monde selon ses aspirations, ses visions, ses ambitions ou sa religion.

3. SAISIR LE SOI DANS SA RELATION AU NOUS

Le troisième défi qui, à l'heure actuelle, marque à mon avis à l'interrogation historique se rapproche du précédent défi tout en se situant à une autre échelle: il s'agit de comprendre comment l'individu produit le sens de son expérience personnelle et conjugue son destin privé avec celui d'une entité englobante ou d'un groupe auquel il prétend appartenir ou dont il est réputé faire partie. En d'autres termes, comment la personne humaine arrive-t-elle à se reproduire comme une entité singulière et à se gouverner privéement tout en s'inscrivant dans une mouvance globale, sociétale, à titre de participant d'un jeu collectif qui n'est pas que la somme arithmétique de l'interaction primaire des acteurs?

Cette question est explicitement au cœur de l'entreprise historique depuis près d'un siècle. Pendant longtemps –et encore de nos jours, pour plusieurs historiens–, la réponse donnée à cette question fut d'ordre surtout macroscopique. On supposait en effet que les logiques sociétales, collectives ou normatives, prédominaient sur les logiques individuelles qui n'en étaient finalement que les manifestations singulières. D'après cette vision des choses, l'acteur était l'élément dominé de la structure actantielle. Il subissait les conditionnements contraignants des systèmes colonisateurs. Il était surdéterminé par les possibles historiques qui s'ouvraient devant lui. L'effet pervers de cette conception de la relation du soi au nous était de laisser croire que l'individu déployait ses pratiques dans un espace déjà tracé pour lui, qu'il était prisonnier de systèmes interactifs fermés et que l'histoire avait été jouée, par des forces objectives, avant qu'il n'arrive dans son théâtre avec ses intentions subjectives. De manière générale, on supposait que le particulier était subsumé sous le général, sorte d'"abstractions idéifiantes" pour reprendre l'expression d'Husserl, sans toujours faire l'effort de décrire comment, le cas échéant, cette enclosure des individualités était achevée dans l'activité sociale et par elle, et sans imaginer non plus que le particulier débordait structurellement le général par ses interstices et ses aspérités.

Ce qui intéressait au fond nombre d'historiens, du moins ceux qui étaient inspirés par les paradigmes structuralistes, c'était de saisir comment les collectifs étaient construits et arrivaient à se doter d'une consistance dont on estimait qu'elle était assez puissante pour oblitérer l'action des individus. Il importait moins à ces historiens de cerner le monde au ras des pratiques syncrétiques des acteurs parce que, à cette échelle, les choses étaient tellement labiles qu'elles échappaient à toute

velléité de compréhension, mais aussi parce que les forces signifiantes du changement social, voire historique, ne s’y trouvaient apparemment pas. Autrement dit, le monde des acteurs était subordonné à celui des entités globales et “objectives”. Les formes de l’expérience se prêtaient à la raison des systèmes.

Au cours des dernières années, le balancier a évolué vers l’autre extrémité du pendule. L’acteur est revenu au centre des préoccupations de beaucoup d’historiens. On a également assisté à une remise en cause des déterminations structuralistes. Les catégories normatives avec lesquelles on envisageait, balayait et balisait le social ont été, sinon déconstruites, du moins critiquées. À l’instar des théories pragmatistes²¹, les perspectives microscopiques ont connu l’engouement des analystes²². Du coup, c’est une conception différente du rapport de l’individu au tout qui s’est imposée. Celle-ci se présente comme suit –il s’agit de ma vision des choses:

- Le lieu de l’homme est l’ambivalence, voire la contradiction, plutôt que la focalisation ou la synthèse. En clair, le sujet est un être compliqué; et c’est à l’aune d’une dynamique ontologique faite de friction avec lui-même et avec le monde qui l’entoure, qu’il faut le saisir et le comprendre.

- Cette complication du sujet n’est pas fortuite. Elle tient au fait que le monde réel est lui-même complexe, qu’il est rempli d’incertitudes et d’inattendus, et qu’il est mouvant.

- Dans ce contexte, il apparaît que le fait de vivre consiste en une effectuation d’actions orientées vers des buts plus ou moins précis, recherchés ou forcés c’est selon, mais qui consistent toujours, pour l’individu, en des paris plus ou moins conscients sur un devenir incertain, imprévisible et ouvert.

- Ces paris sont inspirés par ce qui paraît être la problématique et la finalité centrales du genre humain, soit la raison sensible.

- Ces paris sont en outre médiatisés par la relation à autrui, source de complétude et d’accomplissement de soi, certes, mais cadre aussi d’interdépendance contrainte et lieu de maximisation de ses intérêts et bénéfices personnels *avec et contre* l’autre.

²¹ À cet égard, l’influence de la pensée d’un R. RORTY, par exemple, a largement débordé les seuls cercles de philosophes. Voir BERNSTEIN, R. J., «The Resurgence of Pragmatism», *Social Research*, 1992, 59, pp. 813-840.

²² Voir les travaux de C. GINZBURG, en particulier son ouvrage *Le fromage et les vers: l’univers d’un meunier au 16^e siècle*, Paris, Flammarion, 1980.

- Le temps, l'espace, l'intersubjectivité et le récit de causalité forment les quatre vecteurs principaux et complémentaires de la condition humaine. Vivre l'expérience humaine, c'est construire sur un mode réflexif, dialogique et narratif, le sens diachronique et spatialisé de ses interactions sociales.

- Cette réflexivité dialogique et narrative est inhérente à l'action humaine. Elle la précède, la recouvre et lui succède. Voilà pourquoi les catégories de passé, de présent et de futur, et celles d'ici et de là, ne désignent pas des sphères étanches d'espace-temps, mais offrent un cadre structurant à l'élaboration d'un grand récit de soi-même qui agit tel une référence et une symbiose de sens, c'est-à-dire comme une conscience, pour l'acteur.

- La conscience naît d'une articulation de l'action, du dialogue et du récit sous la forme de ce que l'on pourrait appeler une "narration" raisonnée par laquelle l'individu insuffle une postsignification et une prédestination à sa trajectoire personnelle, bref constitue son être sur le mode d'une continuité narrative et s'élève pas là, lui-même, comme un être historial ou comme un être d'histoire(s).

D'emblée, le lecteur croira que cette conception du rapport de l'individu à lui-même et au tout trahit une représentation passablement indéterminée, voire improvisée, de ce qui fait l'homme et de ce qui fonde sa relation au monde. En fait, cette représentation repose plutôt sur une foi considérable en la capacité d'intelligence et d'innovation de l'acteur, qui mû par sa volonté d'améliorer sa situation et de réagir avec sagacité aux contingences de la vie, finit (le plus) souvent –ou à long terme– par imposer ses pratiques émancipatrices aux dispositifs contraignants des systèmes. Cette représentation repose également sur l'idée voulant que l'humain n'est pas un être de synthèse en devenir, mais existe pratiquement comme la somme de ce qu'il est à un moment donné. Décevante en ce qu'elle ramène jusqu'à un certain point l'humain au rang de l'animal sans potentiel d'immanence, cette définition signifie que la vie est largement affaire de chance et de hasard, d'occasions et de surprises; qu'il n'y a pas de destin préconçu engendrant de l'"accumulation ontologique" chez la personne; et que l'individu est maître de l'interprétation de sa vie en ce qu'il créé lui-même le sens de sa continuité et qu'il établit souverainement les moments de ses ruptures. Cette conception traduit enfin le fait que, malgré la diversité et la multitude de ses relations d'altérité et son inscription dans des processus continuels d'interaction, y compris ceux où il est en situation de victime apparente, l'individu reste marqué par une subjectivité qui fait de lui un acteur autonome travaillant avec acharnement pour conquérir une dignité, donner un sens à son existence et (sur)vivre. Cette capacité d'agir et de décider, et le cas échéant de s'ajuster et de négocier pour établir son espace tactique et stratégique, est certainement au cœur de la praxis

individuelle. L'acteur possède en fait la faculté de s'approprier le monde en l'investissant de significations qui le rendent sensé à ses yeux et aux yeux de ceux à qui il entreprend de se raconter comme une histoire qui devient l'essentiel, sinon l'essence, de son existence.

Évidemment, l'acteur ne vit ni n'évolue dans le vide. Il a assimilé des habitus et des conventions, des modèles mentaux et des logiques sociales. Il est marqué par la culture qui l'a vu naître et dans laquelle il a été socialisé. Il ne peut, à défaut de se définir par rapport à ces lieux, éviter de se rapporter à des espaces de régulation politique situés et institués, par exemple les États. Il ne peut non plus faire abstraction, du moins pas complètement, de ce qui l'a spécifiquement constitué dans le temps et qui pèse encore sur lui. L'acteur est le produit objectif des actions qui l'on fait et qu'il a commises. De même, il est empêtré dans une myriade d'histoires par lesquelles il tisse littéralement son rapport aux autres, intégrant ainsi sa personne dans des réseaux de "coempêtrés" qui partagent avec lui des contextes de sens et un monde vécu²³. Tout cela –habitus et conventions, ascendant culturel et modèles de liens sociaux, frontières politiques instituées et policées, poids du passé et "coempêtrément", pour ne rien dire des déterminations et conditionnements physiques ou biologiques– balise un univers plein de références ou de contraintes, c'est selon, auquel l'acteur ne peut échapper, voire dans lequel il se réalise sereinement et se délivre de son incomplétude originelle. Vouloir être, on le sait, c'est aussi vouloir appartenir. En pratique, il est impossible de nier la puissance structurante de ces horizons dans le cadre desquels, par rapport auxquels ou avec lesquels l'acteur accomplit son itinéraire singulier.

Il n'en demeure: le problème crucial reste de déterminer comment l'individu construit, aménage et négocie positivement sa subjectivité, à travers un processus réflexif, dialogique et narratif continu, dans l'ordre social et sociétal ambiant. Plus précisément, il s'agit de saisir la dialectique qui existe entre le récit, le dialogue et l'action dans la conscience identitaire de l'acteur et dans sa praxis privée et publique. Or, cette question, malgré beaucoup d'avancées intéressantes²⁴, reste

²³ SCHAPP, W., *Empêtrés dans des histoires: l'être de l'homme et de la chose*, Paris, Éditions du Cerf, 1992.

²⁴ L'un des ouvrages les plus intéressants de ce point de vue a été publié sous la direction de LEPETIT, B., sous le titre *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995. Voir aussi LATOUR, B., *Reassembling the Social: an Introduction to Actor-Network-Theory*, Oxford, Oxford University Press, 2005; *Penser par cas*, sous la dir. de PASSERON, J.-C., et REVEL, J., Paris, Éditions de l'ÉHÉSS, 2005; *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine*, sous la dir. de DUBET, F., et WIEVIORKA, M., Paris, Fayard, 1995; «Les formes de l'action», édition spéciale de *Raisons pratiques*, 1990, 1; et RICŒUR, P., *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*, Paris, Le Seuil, 1986.

largement irrésolue par les historiens, ce qui n'est aucunement indicatif d'une crise de l'histoire, mais davantage révélateur du fait que la condition humaine ne livre pas facilement ses secrets.

4. EN GUISE DE CONCLUSION

Comme démarche méthodique d'investigation de l'action de l'Homme dans le temps, l'histoire ne peut être appréciée à l'aune des idées de crise ou de triomphe. Il n'y a pas une façon de faire de l'histoire qui soit sans faille. Il n'y a pas une méthode, une problématique ou une approche de l'histoire –par le politique, le social, le culturel, l'économique, l'environnemental, le psychologique, l'individuel, le global, etc.– qui soit meilleure que les autres. Il y a plutôt des historiens qui sont rigoureux et d'autres que la facilité méthodologique effraie moins ou ne tourmente pas. Il y a des questionnements ambitieux et d'autres qui sont limités. Il y a des hypothèses qui ouvrent les sujets et enrichissent notre compréhension des choses alors que d'autres tuent le(ur)s objets par manque d'intelligence et d'inspiration. Il y a des argumentations qui sont pénétrantes et d'autres qui se révèlent restrictives. Il y a des démonstrations qui convainquent et certaines qui affichent leurs faiblesses.

Le but de ce texte n'était pas de proposer un jugement d'ensemble sur la pratique historique courante –et surtout pas un jugement négatif–, mais d'établir à quel point certaines questions, difficiles pour dire le moins, restaient toujours ouvertes à l'interrogation et à l'imagination des historiens. Écrire une histoire "juste" du passé, élaborer une métaphore de (com)préhension du monde qui permette de le saisir comme une grande structure dissonante, et reformuler la question de la relation du je au nous de manière que ni l'autonomie du sujet ni son désir de complétude sociale ni la prégnance des systèmes sur lui ne soient réfutés ou disputés, comptent assurément parmi ces questions complexes qui se présentent aux historiens. La véritable crise de l'histoire surviendra au moment où les disciples de Clio, refusant les risques inhérents à l'exploration savante, cesseront de s'attaquer aux énigmes du genre humain pour plutôt ronfler dans leurs certitudes acquises et leurs modèles suffisants. Heureusement, rien n'indique que ce pronostic se réalisera à court terme.